

me de Hatzfeld jette les yeux sur cette pièce accusatrice. A mesure qu'elle lit, l'effroi se manifeste sur tous ses traits ; dans sa stupéfaction, elle ne s'interrompt que pour bégayer ces mots :

— Ah ! sire !... C'est bien son écriture... je la reconnais.

La princesse regardait Napoléon avec une immobilité qui tenait du délire ; elle tomba sur les genoux, et, les yeux hagards, tendit les bras vers lui.

— Grâce ! sire !... grâce pour mes enfants ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir.

— Madame, continua Napoléon en se rapprochant d'elle, sans cette lettre il n'y aurait point de preuves contre votre mari.

— Hélas ! sire, c'est la vérité !

— Alors je ne vois pas d'autre moyen que de la brûler. Qu'en pensez-vous ?

La princesse tenait toujours le fatal papier dans ses mains, agitées d'un tremblement convulsif, et ne comprenant pas bien les paroles de Napoléon, elle ne savait plus ni ce qu'elle avait à dire ni ce qu'elle avait à faire. L'empereur, remarquant cette indécision, s'approcha d'elle d'avantage, et lui indiquant des yeux et du geste le feu ardent qui pétillait dans la cheminée :

— Allons, madame, lui dit-il d'un ton pénétré, faites comme si vous étiez seule... Vous n'osez pas ? Allons donc ! D'une main il s'était emparé du bras de la princesse et l'avait dirigé jusque dans l'âtre de la cheminée, tandis que de l'autre main il avait saisi la lettre et l'avait jetée au feu en disant :

— Maintenant, madame, je n'ai plus de preuves : M. de Hatzfeld n'est pas coupable.

Puis, ayant aidé la princesse à se relever, il chargea Savary de la reconduire jusqu'à son hôtel.

Deux jours après cette scène, Joséphine disait à ses dames aux Tuileries :

— Bientôt minuit, et cependant je ne puis me décider à vous quitter, persuadée que ce soir j'aurai des nouvelles de l'empereur.

A peine avait-elle prononcé ces mots, que le galop d'un cheval se faisait entendre dans la cour des Tuileries.

— Ah ! s'écria-t-elle en battant des mains, une lettre ! j'en étais sûre.

En effet, c'était encore Moustache, qui, après être allé à Constantinople, à Saint-Petersbourg et à Madrid, arrivait cette fois de Berlin à franc étrier, après avoir franchi deux cent quarante-cinq lieues en soixante heures. Au bout de quelques minutes, un chambellan entra dans le salon d'un pas grave et présentait à Joséphine la lettre suivante :

Berlin, 6 novembre 1806, neuf heures du soir.

Ma chère amie, j'ai reçu la lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais au delà de tout celles qui sont intrigantes et qui mènent leur mari par le nez ; je me suis accoutumé qu'aux femmes bonnes et conciliantes ce sont les seules que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu apprendras que j'ai été fort bon pour une femme qui s'est montrée con-

sible, attachée à son mari, et dont l'accent allait à l'âme ; si elle fut venue deux heures plus tard, c'était fait de lui, tandis qu'en ce moment il est tranquille auprès d'elle, et cette femme est heureuse. Tu vois donc bien que j'aime les femmes naïves et douces : mais c'est que celles-là seules te ressemblent. Adieu, tout à toi.

“NAPOLÉON.”

Tel fut l'empereur à l'égard de madame de Hatzfeld.

La cour de Prusse avait fui avec tant de précipitation qu'elle n'avait pu rien enlever du palais. Napoléon alla visiter le caveau où reposaient, dans un cercueil de bois de cèdre sans ornement, les cendres du grand Frédéric. Puis il parcourut les châteaux du Grand et du Petit Sans-Souci ; ce dernier surtout l'intéressa vivement. Il voulut voir l'appartement que le roi de Prusse avait habité. On l'avait toujours religieusement respecté ; aucun des meubles n'avait été ni changé ni déplacé. L'empereur les examina curieusement, faisant jouer les serrures, ouvrant les armoires et touchant à tout ce qu'il trouvait sous sa main.

— Ma foi ! dit-il d'un ton de surprise en s'asseyant sur un vieux canapé, ce n'est certainement pas à la magnificence de son mobilier que cet appartement doit son prix, car il n'est guère de magasin de friperie à Paris où l'on ne puisse trouver un plus beau meuble. Je ne pense même pas qu'il existe de vieille douairière au Marais qui ne soit mieux logée.

Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver, dans la chambre à coucher où était mort le monarque prussien, l'épée, la ceinture et le grand cordon des ordres qu'il portait : il s'en empara avec vivacité.

— Ah ! ah ! messieurs, s'écria-t-il avec enthousiasme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, je préfère ces trophées à tous les trésors du roi de Prusse.

Toute la garde étant arrivée à Charlottembourg, dès qu'elle fut rassemblée, on lui donna l'ordre de se mettre en grande tenue, parce que Napoléon voulait qu'elle fit, elle aussi, son entrée triomphale dans la capitale de la Prusse. Or, sur la place principale de Berlin s'élevait une colonne portant le buste du grand Frédéric. Arrivé sur cette place, Napoléon fit le tour de la colonne au galop ; puis, se plaçant à cinquante pas en avant et baissant la pointe de son épée qu'il tenait à la main, il ôta son chapeau, tandis que les tambours battaient aux champs et que les troupes commençaient à défilier au pas ordinaire, musique en tête, entre lui et la colonne, et présentaient les armes en passant devant le buste du roi.

Cette manœuvre, si conforme au caractère de l'empereur, ne fut pas du goût de quelques vieux gregnards, qui, la moustache encore toute noircie de la poudre d'Iéna, auraient préféré un bon billet de logement à cette cérémonie vraiment sublime dans son genre. Aussi ne dissimulèrent-ils pas leur mauvaise humeur. L'un d'eux notamment exprima son mécontentement assez haut pour que ses paroles arrivassent aux oreilles de l'empereur :

— Ohé ! le buste ! On s'en moque... pas mal, du buste !... avait dit ce soldat en se servant d'une expression plus énergique.

A ces mots, Napoléon fit un mouvement brusque sur son cheval, et, étendant le bras pour désigner la compagnie qui